



HAL
open science

Metz et son groupe épiscopal à l'époque pré-carolingienne et carolingienne

Carol Heitz

► **To cite this version:**

Carol Heitz. Metz et son groupe épiscopal à l'époque pré-carolingienne et carolingienne. Cahiers du CRATHMA (Centre de recherche sur l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge), 1982, Églises de Metz dans le haut Moyen Age, IV, pp.5-13. hal-03035989

HAL Id: hal-03035989

<https://hal.science/hal-03035989>

Submitted on 25 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

METZ ET SON GROUPE ÉPISCOPAL A L'ÉPOQUE PRÉ-CAROLINGIENNE ET CAROLINGIENNE

L'antique « oratoire » Saint-Etienne

Toute enquête concernant les églises du haut Moyen-Age en France bute, le plus souvent, sur une absence presque totale de documents. Metz n'échappe pas à la règle rigoureuse de l'oubli. Pourtant, il nous reste une date fort significative sur laquelle la plupart des auteurs traitant du passé de la cité ont pris appui. C'est celle du Samedi saint 7 Avril 451, de sinistre réputation, où les Huns prirent d'assaut la ville, en incendiant les églises et en massacrant les prêtres « devant les autels du Seigneur » (1). Le clergé de l'église Saint-Etienne avait trouvé refuge dans un sanctuaire appelé *oratorium beati Stephani* par Grégoire de Tours. Cet « oratoire » resta miraculeusement intact, intervention que le savant évêque attribue à la présence des reliques du protomartyr, dont l'« Invention » en l'an 415 précède tout juste d'une génération la funeste agression de la cité messine.

Le culte du saint Diacre s'était répandu au cours de la première moitié du Ve siècle à travers l'Europe occidentale ; sa fête fut retenue dans les calendriers liturgiques et celle de l'Invention de ses reliques fixée au 31 Août. Constantinople qui possédait la main du saint, construisit aussitôt un sanctuaire pour le dépôt de la précieuse relique. Le même Ve siècle vit à Rome le pape Simplicie ériger la célèbre rotonde de San Stefano, imitée partiellement sur le Saint-Sépulcre de Jérusalem.

L'oratoire de Saint-Etienne à Metz devint ainsi le siège épiscopal de Metz, qui jusque-là devait se trouver près de l'ancienne cathédrale Saint-Pierre-aux-Arènes, dans un des faubourgs du Sud de la ville.

Celui qui regarde aujourd'hui la prestigieuse cathédrale gothique, dont la nef est — après celle d'Amiens et après le chœur de Beauvais — la plus

haute de France, ne trouvera à première vue que peu d'éléments antérieurs à la vertigineuse construction du XIIIe siècle. Son attention se trouvera cependant retenue par deux absides latérales qui débordent sur le flanc sud de l'église-cathédrale. L'une de ces absides (la plus proche du transept) n'est qu'une adjonction du XVe siècle, l'autre remonte à la fin du XIIe siècle et constitue en fait l'ancien sanctuaire d'une église annexe : Sainte-Marie, appelée au XIIe siècle également la Ronde. Le portail géminé qui s'ouvre dans le flanc nord de la cathédrale se trouve d'ailleurs dans l'axe de cette abside.

Le chœur de la cathédrale gothique est l'œuvre d'un architecte strasbourgeois, Valentin, qui au début du XVIe siècle combina avec une intelligence géniale le nouveau sanctuaire avec la nef du XIIIe siècle, réussissant un mariage des plus heureux entre deux architectures espacées de près de trois siècles. Sous ce chœur subsistent les restes d'une crypte du début du XIe siècle, sans doute celle de l'évêque Thierry II, l'un des bâtisseurs de l'édifice ottonien. Les sondages entrepris par les Allemands entre 1914 et 1916, lors de l'installation du chauffage central de l'édifice, contrôlés depuis par Jean-Baptiste Pelt (1937), et plus récemment par Monsieur le Chanoine Louis, ont permis de cerner avec netteté les contours du chevet de l'église du Xe/XIe siècle. Il en sera longuement question plus loin, dans l'étude de J. François HEBER-SUFFRIN.

Mais, ni la monographie ancienne d'Auguste Prost (1885), ni celle de Jean-Baptiste Pelt, ne permettent de localiser avec certitude l'emplacement de l'antique oratoire du Ve siècle, mentionné par Grégoire de Tours. Fut-il reconstruit par les évêques Villicus et Pierre (552-587), comme l'affirme Wolfram, ancien archiviste de la Moselle, qui se fonde sur une lettre envoyée à l'évêque Pierre par un certain Gogus, haut personnage de la cour (mort en 581) ? Cette lettre se termine par des compliments adressés à un personnage dont on dit « qu'il visite sans cesse les sanctuaires des saints et qui, comme on peut le voir maintenant, a construit sur les rives de la Moselle les combles élevés d'un temple, et

(1) GRÉGOIRE DE TOURS, *Historia Francorum*, L. II, c. 16 ; M.G.H., *Scr.rer.Merow.*, t. I, p. 677 ; MIGNE, *Patr. lat.*, t. 71, col. 198 : « Ipsos sacerdotes ante sacrosancta altaria perimentes ».

dont la science est un ornement des palais des rois» (2).

A la même époque vers 570, Venance Fortunat, évêque de Poitiers, félicite Villicus, évêque de Metz (552-577) d'avoir renouvelé «les faitages des temples» (3). Pour notre part, nous suivons plus volontiers l'avis du Chanoine BOUR (4) qui pense que l'antique oratoire

mentionné pour l'année 451 a parfaitement pu subsister jusqu'à la fin du Xe siècle, donc jusqu'au temps où les deux Thierry qui se sont succédés sur le trône épiscopal de Metz entreprirent de rebâtir, *a fundamentis*, la cathédrale de leur ville (5). Les mentions qui concernent la vie et l'œuvre de saint Chrodegang, évêque de Metz de 742 à 766, inclinent à suivre cette thèse.

METZ SOUS SAINT CHRODEGANG

Il y a seize ans, l'évêché de Metz et la Faculté des Lettres de Nancy, consacrèrent un colloque scientifique à Saint Chrodegang, dont les résultats furent publiés dans un beau volume relié de rouge ; d'un rouge vif bien carolingien, comme celui du crépi qui recouvrait la chapelle palatine d'Aix, le célèbre édifice centré que Charlemagne avait fait construire par Eudes, architecte d'origine messine !

Mais laissons là les comparaisons faciles ! Chrodegang a joué auprès de Pépin le Bref, roi des Francs et père de Charlemagne, le même rôle décisif que Alcuin, par exemple, auprès de Charlemagne. Son voyage à Rome, d'où il accompagna le pape Etienne à la cour de Pépin le Bref, fut l'un des traits marquants de sa carrière. Commencé en automne 753, ce voyage

trouva son apogée dans le sacre royal à Saint-Denis, le 28 Juillet 754. Par Paul Diacre qui séjourna à Metz vers 783, au temps de l'évêque Angelram, nous avons appris que Chrodegang, avec l'aide financière du roi Pépin, avait aménagé et embelli le chœur non seulement de la cathédrale Saint-Etienne, mais aussi de l'église Saint-Pierre-le-Majeur dont il va être également question (6). L'église-cathédrale Saint-Etienne lui doit son maître-autel, abrité d'un baldaquin (*rebam et altare*) et également des *cancellos*, c'est-à-dire un chancel ou une clôture en pierre, orné de reliefs, qui séparait le sanctuaire réservé aux clercs du reste de l'église occupée par les fidèles. Et enfin un *presbyterium* avec son mobilier, c'est-à-dire une chaire pour l'évêque et des bancs pour les clercs. Des arcatures cintrées ornaient cette abside, sans doute semi-circulaire (*arcus per gyrum presbyterii*), à la manière des arcades aveugles qui ornent le mur des très anciennes absides du baptistère de Poitiers (Ve siècle) ou de l'oratoire de Germigny-des-Près (début IXe).

La mention appuyée de ces aménagements incite à penser qu'il s'agit là d'un bâtiment déjà ancien qui en fut gratifié. Fut-ce l'oratoire épargné par Attila ou l'édifice plus récent de la seconde moitié du VIe siècle, attribué aux évê-

(2) «... cuius gressibus indesinenter sanctorum limina visitantur et nunc super Mosellae litoribus praecelsa templi cernitur construxisse culmina et de cuius doctrina regum sunt ornata palatia»; *M.G.H., Ep.*, t. III, p. 134. Cf. *Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie de la Lorraine*, t. IV (1892), p. 244 et t. XXXIV (1925), p. 28. — Dans son *Eloge sur Metz*, Sigebert de Gembloux relève la hauteur des églises de la ville : «Qui videt aecclesias, coelestes aestimat aulas»; *MIGNE, P.L.*, t. 160, col. 718.

(3) «Culmina templorum renovasti, Villice, cultor»; *VENANCE FORTUNAT, Carmina*, t. III, c. XIV. *MIGNE, P.L.* t. 88, col. 139. *M.G.H., Epist.*, t. III, p. 134.

(4) Cf. Th. KLAUSER et R.-S. BOUR, *Un document du IXe siècle, notes sur l'ancienne liturgie de Metz (par Th. Klauser) et sur ses églises antérieures à l'an mil (par R.S. Bour)* — 145 p. — *Annuaire...*, t. XXXVIII (1929), p. 521-530.

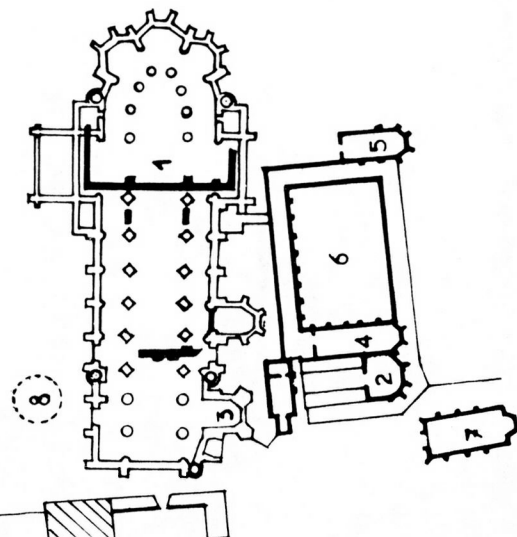
(5) C'est Sigebert de Gembloux qui attribue à l'évêque Thierry I (965-984) la destruction de l'«oratoire» de Saint-Etienne et la construction d'un édifice entièrement nouveau. Cf. *MIGNE, P.L.*, t. 160, col. 698-699.

(6) «Hic (Chrodegangus) fabricari iussit una cum adiutorio Pippini regis rebam sancti Stephani prothomartyris et altare ipsius atque cancellos, presbyterium arcusque per girum». Cf. *Liber de episcopis mettensibus, M.G.H., Script.*, t. II, p. 268 e.s. Ces données sont corroborées par la *Vita Chrodegangi episcopi Metensis* de Jean, abbé de Gorze au Xe siècle. Cf. *M.G.H., Script.*, t. X, p. 552 e.s.

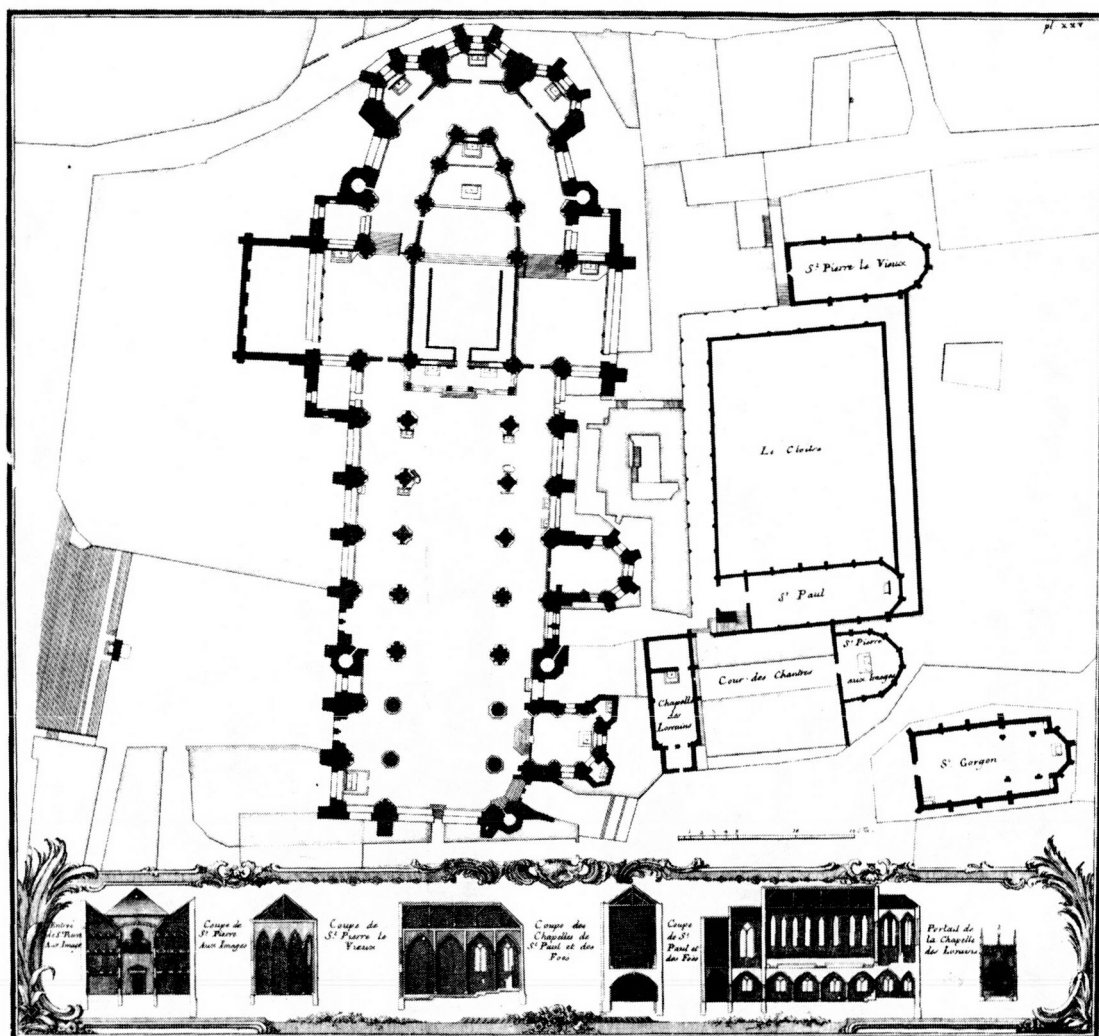
Metz



a - Cathédrale Saint-Etienne -Sainte-Marie, élévation latérale Sud.



b - Plan du groupe cathédral.



c - Plan du groupe cathédral (1769) (par Dom J. François et Dom N. Tabouillot, *Histoire de Metz par les religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Vanne*, Metz, 1775, T. I, pl. XXV).

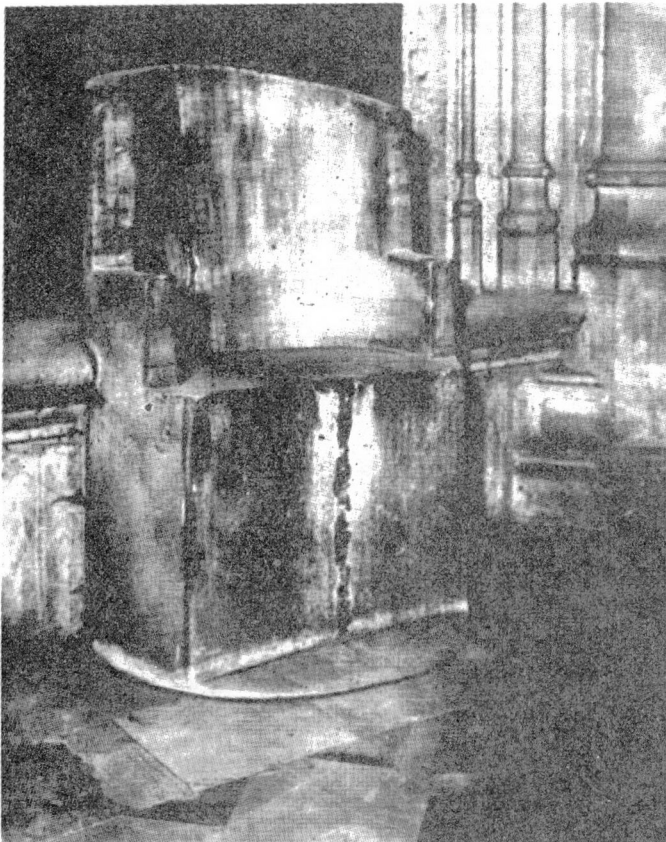


a



b

Sacramentaire de Drogon : plaquettes du plat inférieur de la couverture (*Paris, B.N., ms. lat. 9428*). a - "*Episcopus pacem dat*", baiser de paix devant l'autel carolingien. b - L'évêque installé sur sa "*cathedra*" pendant la lecture de l'épître. Devant lui, l'autel surmonté par la "*reba*", à laquelle sont suspendus les "*philacteria*" contenant des reliques.



c



d

c - Chaire épiscopale dite de Saint-Clément, aujourd'hui de nouveau "*cathedra*" épiscopale.

d - Sacramentaire de Drogon, plaquette du plat supérieur de la couverture. Bénédiction des fonds baptismaux, le samedi saint.

ques Villicus et Pierre ? On ne pourra le savoir tant que des fouilles très profondes n'auront pas été entreprises au milieu de la nef ou sous la croisée de la cathédrale actuelle. Les dessins de 1916 mentionnent quelques murs épais déviant en direction Sud-Ouest de l'axe de la cathédrale actuelle, qui jusqu'ici n'ont trouvé aucune interprétation. Ces murs peuvent parfaitement correspondre aux édifices antérieurs à l'époque carolingienne. Il serait évidemment bien tentant de retrouver l'abside aménagée et embellie par saint Chrodegang, mais cet espoir semble vain à tout jamais puisque la construction, (aux Xe/XIe siècles) de l'actuelle crypte aux dimensions considérables a dû en compromettre les derniers restes.

Le témoignage du Sacramentaire de Drogon

L'antique sanctuaire Saint-Etienne — enrichi de surplus par deux évêques carolingiens, Advence (858-875) et Robert (883-917) — fut remplacé par une construction entièrement neuve, sous les évêques Thierry I, venu de Halberstadt (965-984) et son deuxième successeur Thierry II (1006-1047). Un témoignage précieux du monument vers le milieu du IXe siècle, est fourni par les plaquettes du Sacramentaire de Drogon, celles notamment du plat inférieur de sa reliure (7). Neuf scènes commentent le déroulement d'une messe, à la manière d'Amalaire, liturgiste messin du IXe siècle. A plusieurs reprises, l'autel, la *reba*, son baldaquin, ainsi que le presbytère et sa chaire, y apparaissent avec une frappante précision. La chaire notamment est celle qui de nos jours est redevenue le trône épiscopal de Metz. Creusé dans le tambour d'une colonne antique, ce siège dit de saint Clément (premier évêque de Metz) est sans conteste le même que celui figurant dans les reliefs du Sacramentaire de Drogon.

Le Sacramentaire, sur son plat supérieur, fournit une autre indication précieuse : la bénédiction des fonts du Samedi saint, ainsi que le Baptême pascal montrent les fonts baptismaux à la cuve alvéolée, surmontée d'un baldaquin, qui ont bien pu être ceux de la cathédrale de Metz. Un Processionnaire du XIIIe siècle situe ce baptistère au Nord de la cathédrale, à l'emplacement d'une plate-forme ronde, retrouvée au XIXe siècle et attribuée par les

(7) Ce manuscrit est conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris, fonds latin n° 9428.

archéologues d'abord à une tour de défense, qui vraisemblablement est celle du baptistère épiscopal.

Les autres églises du groupe épiscopal

Avant que Jean-François Blondel n'ait procédé au XVIIIe siècle à la transformation «classique» de la place de l'Hôtel de Ville, plusieurs plans avaient été levés de l'antique groupe cathédral dont les origines remontent aux VIe, VIIe et VIIIe siècle. Dans l'étude consacrée en 1966 au Groupe cathédral de Metz au temps de saint Chrodegang, j'ai déjà commenté le plan publié par Jean-François et Nicolas Tabouillot, religieux bénédictins de la Congrégation de Saint-Vanne, dans le tome I de leur Histoire de Metz (1769, pl. XXV). Dans ma description d'aujourd'hui je me laisserai guider par le plan de Metz de 1719, conservé dans les Archives de la Direction du Génie de Paris.

La cathédrale Saint-Etienne y apparaît, telle qu'elle se développe encore aujourd'hui, dans toute sa majestueuse longueur. L'église Notre-Dame s'y décèle également ; son abside se trouve même flanquée de deux tourelles. Au-delà d'un étroit passage, et pratiquement dans l'axe de cette abside, se situent deux monuments : en position transversale avec le chœur franchement occidenté, un sanctuaire à nef unique pourvue d'un petit narthex, la chapelle des Lorrains et, un peu en avant, une église à nef triple, au chœur semi-circulaire presque fermé : Saint-Pierre-aux-Images. Ce nom poétique dérive d'une contamination du meilleur aloi ; remontons-la à rebours : Saint-Pierre-aux-Images procède de Saint-Pierre-l'Imagier, nom qui provient de Li Majeur, traduction en français ancien de *Sanctus Petrus major*, car tel fut le vocable d'un édifice érigé au début du VIIe siècle par Saint Goéric, évêque de Metz de 629 à 643.

L'importante église Saint-Pierre-le-Majeur

Cette église est, sans aucun doute, antérieure à saint Chrodegang car le puissant évêque de Metz y fit procéder aux mêmes aménagements que dans le sanctuaire de la cathédrale Saint-Etienne. En effet, d'après Paul Diacre et son biographe du Xe siècle, Chrodegang y créa un autel surmonté d'un baldaquin, un chancel

et une abside plus vaste, probablement celle dont les contours se dessinent encore sur le plan de 1719. Il est à noter que, pour cette église, les deux auteurs signalent également l'érection d'un ambon, servant aux lectures liturgiques. Ils louent sa riche décoration en or et en argent : *auro argentoque nobillissime decoratum* (8). La présence de cet ambon non mentionné parmi les travaux de Chrodegang à Saint-Etienne, confirme l'importance liturgique de cette église pour la vie paroissiale de la cité messine. Un document liturgique d'une haute importance, la liste stationnelle du manuscrit 268 du fonds latin de la Bibliothèque Nationale de Paris atteste le rôle capital joué par ce sanctuaire, notamment lors des grandes fêtes de l'année religieuse.

L'église Notre-Dame-la-Ronde

Avant de parler de l'église Saint-Paul élevée par Saint Chrodegang en mitoyenneté avec Saint-Pierre-le-Majeur, retournons un instant à Notre-Dame. Même dans le nouvel édifice gothique, commencé en 1218 par l'évêque Konrad von Scharfeneck, chancelier de l'Empire comme son prédécesseur saint Chrodegang, celle-ci garde d'abord son indépendance. Le chapitre Notre-Dame avait financé sa construction : pendant près de 150 ans un mur la séparait même du reste de la cathédrale. Ce n'est qu'en 1381, date à laquelle le voûtement de la nef toute entière était achevé, que son intégration définitive se fit dans la nouvelle cathédrale gothique.

Comme nous l'avons déjà signalé, plusieurs mentions du XIIIe et du XIVe siècles décrivent l'église comme ronde :

Beata Maria Rotunda infra domum (1207, 1214, 1256)

Beata Maria Rotunda (1260, 1329, 1330, 1347, 1348)

Notre-Dame-la-Ronde (1327, 1359, 1427).

En effet, il s'agit là de l'édifice rebâti, grâce à la munificence du Comte de Salm Henri II, à la fin du XIIIe siècle, qui avait une forme centrée, excellemment reproduite par le

dessin de W. Goetz (9). Un hexagone interne, dont les quatre piliers latéraux nord et sud sont encore conservés dans l'actuel édifice, était entouré par un déambulatoire dodécagonal, débouchant sur l'abside aujourd'hui encore visible. A quel édifice a succédé cette belle rotonde d'un premier art gothique ?

L'origine de Sainte-Marie ne nous est pas connue. Une certaine tradition la fait remonter à Dagobert Ier (622-634) comme fondateur. Avec le chanoine Bour, on peut volontiers admettre que rien ne s'oppose à une datation aussi ancienne. Malgré l'ingénieux dessin de l'abbé Foedit (daté de 1923), qui représente Sainte-Marie comme un octogone, sis à cheval sur le mur Est de l'actuelle abside latérale (10), il faut bien reconnaître que les preuves positives font entièrement défaut. Pourtant la règle de Chrodegang suppose l'existence de cette église, qui est également attestée par la liste stationnelle du manuscrit lat. 268 de Paris.

Saint-Paul, église du chapitre cathédral

Saint-Etienne cathédrale, Sainte-Marie située légèrement à l'Ouest, au-delà d'une petite *platea*, et dans son prolongement méridional Saint-Pierre-le-Majeur, forment les éléments principaux du groupe épiscopal. Le plus souvent ces trois églises sont citées *infra domum* ou bien encore *infra episcopio*, c'est-à-dire appartenant au domaine épiscopal *stricto sensu*. L'église immédiatement voisine de Saint-Pierre-le-Majeur, littéralement accolée à son flanc oriental, avait pour vocable Saint-Paul. Dans la règle de Chrodegang, elle n'est mentionnée qu'une seule fois, dans son article 31 qui prescrit à ceux qui voudront entrer dans le chapitre de Metz — *ad hunc ordinem canonicum* — de faire à l'église Saint-Paul une donation de leurs biens (11). Le

- (9) W. GOETZ, *Senones — Honcourt — Metz, Drei verschwundene romanische Zentralbauten*, dans *Aachener Kunstblätter*, 1966, p. 97-105. En effet, l'analogie avec Notre-Dame-la-Ronde de Senones (consacrée en 1154) paraît évidente. Les comtes de Salm étaient les voués de l'abbaye de Senones.
- (10) FOEDIT, *La cathédrale de Metz depuis ses origines jusqu'au Xe siècle*, dans *Bulletin de l'Association dite «Oeuvre de la cathédrale»*, Nouv. série, fasc. 1, Metz, 1925, p. 1-87.
- (11) *Sancti Chrodegangi Metensis Episcopi (742-766) Regula Canonicorum, Aus dem Leidener Codex Vossianus Latinus 94*, ed. W. SCHMITZ, Hanovre, 1889, p. 20 e.s.

(8) *Vita Chrodegangi*, c. 21 ; M.G.H., *Script.*, t. X, p. 564 ; PAUL DIACRE, *op. cit.*, t. I, pr. col. 60, M.G.H., *Script.*, t. X, p. 540.

chapitre était donc placé sous l'invocation de Saint-Paul et cette église, patronnée par lui, était plus spécifiquement le sanctuaire du chapitre, un peu comme trente ans plus tard, dans le complexe monastique de *Centula/Saint Riquier*, l'église Saint-Benoît servira de sanctuaire exclusivement réservé aux moines de l'abbaye.

Par-delà une assez vaste aire, celle du *claustrum* dont il va être question, se situe, dans l'angle Sud-Est du groupe cathédral, l'église Saint-Pierre-le-Vieux qui, comme son nom l'indique, a précédé sans doute l'église Saint-Pierre-le-Majeur. Si cette dernière date du début du VIIe siècle, il est probable que Saint-Pierre-le-Vieux ait été élevée au Ve ou plus vraisemblablement au VIe siècle. Reconstituée à l'époque gothique (1314), elle fut également rasée lors des travaux de 1754/55.

Pour compléter le groupe d'églises formant couronne autour de la cathédrale, il faut mentionner encore *Saint-Gorgon*, située à l'endroit occupé aujourd'hui par l'extrémité droite de l'Hôtel de Ville et la cour adjacente. Sa façade était tournée vers l'entrée de la cathédrale et son abside pointait vers le Sud comme celles des autres églises, hormis évidemment Saint-Etienne. On a situé la fondation de Saint-Gorgon à la fin du VIIIe siècle : l'attribution de sa construction à l'évêque Angelram est tout à fait plausible, d'autant plus qu'il avait fait des donations à l'abbaye de Gorze, placée (comme son nom l'indique) sous le vocable du même saint. Le manuscrit 289 de Berne, d'origine carolingienne, indique comme date de la dédicace le 3 Juillet. L'église figure également dans le lectionnaire et le Cérémonial de la cathédrale.

Pour compléter le panorama du groupe épiscopal il faut encore mentionner la chapelle *Saint-Gall*, située juste devant la tour dite de l'Horloge ; Bour la date du temps de l'évêque Advence qui y fut enterré en 875. Sa construction au troisième quart du IXe siècle lui interdit évidemment de figurer dans la liste stationnelle du manuscrit 268 de la Bibliothèque Nationale.

La chapelle Saint-Gall exceptée, sept églises (en comptant le baptistère) auront trouvé mention dans ce groupement de sanctuaires formant une *Kirchenfamilie*, au sens littéral du mot. Le groupe épiscopal proprement dit ne concerne cependant que quatre de ces édifices : Saint-Etienne, Sainte-Marie, Saint-Pierre-le-Majeur et le baptistère. Ces sanctuaires méritent une appellation à part, celle déjà citée de *infra domum (episcopii)*.

Claustrum et Regula Canonicorum

À côté de la *domus* — maison résidence de l'évêque — est mentionnée la clôture, *claustra* qui constitue la demeure du clergé canonique (*clerus canonicus*), composé des chanoines et de leur personnel de service. La clôture — *claustra* — comprenait, groupés autour du cloître — *claustrum* — tous les éléments que nous retrouvons au sein d'un véritable monastère : le réfectoire — *refectorium* — ; le poêle — *caminata* — (lieu de repos des chanoines) ; la cuisine — *coquina* — ; le dortoir — *dormitorium* — ; les chambres — *mansiones*, destinées aux malades, mais habitées également par des chanoines auxquels l'évêque avait accordé le privilège de dormir séparément.

Chrodegang a donc voulu calquer la pratique religieuse de son clergé sur le monde monastique. Sa *Regula* (12) reproduit presque mot pour mot celle de Saint-Benoît. Il serait intéressant de connaître l'exact emplacement des *officinae* autour du *claustrum* dont les dimensions apparaissent avec une netteté surprenante, aussi bien sur les plans de 1719 et de 1738 que sur celui des doms François et Tabouillot (13). Le

(12) Cf. note précédente. Et J.B. PELT, *Etudes sur la cathédrale de Metz, La liturgie (V-XIIIe siècle)*, Metz, 1937, p. 7-28.

(13) Le cloître qui fut démolé en 1754 occupait la majeure partie de la place d'Armes actuelle. Le notaire Jacques BALTUS dont les *Annales* se rapportent aux trois décennies comprises entre 1724 et 1756, a assisté à cette destruction. D'après la description qu'il en donne, les galeries orientale et méridionale étaient construites « dans un goût rustique », elles « n'étaient pas voutées », mais appuyées en « apenty seulement », c'est-à-dire le tout reposait d'un côté sur le mur extérieur, de l'autre même pas sur des piliers, mais sur un mur percé « de petits jours, serrées et en carré dans la partie du côté de Saint-Pierre le Vieil, et ceintrées dans toute la quatrième branche » (c'est-à-dire du côté de l'actuel Hôtel de Ville). Baltus a raison de penser que ces parties étaient encore « telles sans doute qu'elles étoient avant la dernière construction de la Cathédrale », entreprise vers 1220. En revanche, les deux autres galeries Nord et Ouest — celle qui longeait la Cathédrale, et celle qui servait de *capitulum* sous l'église Saint-Paul — étaient, au temps de Baltus, « proprement voutées avec ogives en pierre de taille, éclairées par de grands jours, dans un goût élégant, quoique gothique, sous huit arcades pour un corridor, soutenues par des piliers espacez de douze pieds six pouces de l'un à l'autre ». Cf. *Annales de Baltus*, publiées par l'abbé Paulus, Metz, 1904, p. 280 e.s. ; de même A. Prost, *La cathédrale de Metz*, Metz, 1885, p. 249. Comme à *Centula*, et à Saint-Gall — et de nos jours encore à la cathédrale gothique de Toul — c'est une des ailes du cloître (à Metz l'aide occidentale) qui formait salle capitulaire, d'où les termes employés par le *Cérémonial* du XIIIe siècle, quand il décrit le trajet des processions qui passe *per capitulum* ou *per medium capitulum*. L'église Saint-Paul se trouvait au-dessus du chapitre et était accessible par un escalier.

dortoir, ainsi que les chambres (*mansiones*) paraissent avoir été bâtis le long de l'aile méridionale du cloître, donc à l'emplacement de l'actuel Hôtel de Ville de Metz. De l'autre côté du cloître, appuyés contre le flanc Sud de la cathédrale, se trouvaient les écoles, notamment la célèbre école de chant qui, au temps de Charlemagne, était dirigée par Aldric, un maître de grande réputation. Les cuisines, ainsi que le réfectoire, ont dû se trouver du côté oriental, c'est-à-dire à proximité de l'église Saint-Pierre-le-Vieux ; c'est que bien plus tard encore, une rue toute proche portait le nom de rue du Four du monastère. Impossible en revanche de localiser les *caminata*, sans doute une suite de salles chauffées, prévues pour le séjour diurne des chanoines.

La disposition autour d'une aire carrée ou rectangulaire a trouvé dans le Plan idéal de Saint-Gall une codification on ne peut meilleure. Les dernières recherches, notamment celles de Walter Horn et Ernest Born montrent bien que ce Plan est lié au concile d'Aix-la-Chapelle de 816/817. On sait le rôle éminent joué par la *Regula Canonorum* de saint Chrodegang à ce concile. Il ne serait pas étonnant que Benoît d'Aniane dans ses directives se soit laissé guider par la disposition même des *officinae* de Metz, si efficacement expérimentée par les chanoines de saint Chrodegang (14).

Le groupe épiscopal et la liturgie stationnale

C'est grâce à une liste «stationnale» que nous connaissons l'exacte répartition des «stations» effectuées par l'évêque de Metz, en période quadragésimale (15).

Cette liste occupe deux feuillets, insérés dans un Evangélaire carolingien de la première moitié du IXe siècle (ms latin 268 de la Bibliothèque Nationale de Paris). La liste elle-même remonte plus haut que le début du IXe siècle (date initialement attribuée à ce document par Theodor Klauser). Elle semble appartenir au

temps même de Chrodegang, donc à la décennie de 750 à 760. Des similitudes avec le Sacramentaire gélasien plus récent, qui lui aussi se situe au troisième quart du VIIIe siècle, amènent Michel Andrieu également à cette époque aussi lointaine (16). D'autre part, l'absence de toute référence au Sacramentaire grégorien, dont la connaissance à Metz doit être supposée comme acquise dès la fin du VIIIe siècle, conforte la datation indiquée.

Il est intéressant de constater que, pour la période quadragésimale, l'église Saint-Pierre-le-Majeur est choisie neuf fois comme station épiscopale : autant que le furent ensemble la cathédrale Saint-Etienne et l'église Sainte-Marie (quatre, voire cinq fois). En particulier, Saint-Pierre-le-Majeur sert de *statio* le Dimanche des Rameaux, le Mercredi saint, le Samedi saint et le Dimanche de Pâques, le Mercredi de Pâques, le jour de l'Ascension, le jour de la Pentecôte et également à Noël. La cathédrale Saint-Etienne a ce privilège le Jeudi saint, le Lundi *in albis* et également le Jeudi de Pâques, alors que l'église mariale est lieu de liturgie principale le Vendredi saint, le Mardi et le Vendredi après Pâques.

De cette répartition ressort l'évidente priorité de l'église Saint-Pierre-le-Majeur. Cet avantage est-il dû à sa capacité d'accueil ? A son vocable *romain* ? Ou encore au fait que l'évêque pouvait y réunir — mieux que dans l'antique cathédrale sans doute assez exigüe — les fidèles venus de l'extérieur et le clergé qui l'entourait ? Une comparaison établie jadis par mes soins avec l'abbaye de *Centula*/Saint-Riquier fait apparaître une convergence avec l'église Saint-Sauveur de *Centula*/Saint-Riquier (17). La tour du Sauveur, en vérité une antéglise spacieuse, à niveau triple, peut se prévaloir, en période pascale, du même privilège par rapport à la partie de l'abbatiale consacrée plus proprement aux offices monastiques. *L'Institutio de diversitate officiorum* d'Angilbert a été élaboré à la fin du VIIIe siècle, donc près d'un demi-siècle après l'organisation liturgique de Chrodegang à Metz.

Chrodegang s'est-il inspiré de la liturgie stationnale pratiquée à Rome officiellement depuis au moins le Ve siècle ? Le voyage effec-

(14) D'autres grands monastères du VIIIe siècle possédaient des cloîtres dûment constitués : Jumièges et Saint-Wandrille dans la basse vallée de la Seine et aussi Lorsch, fondation messine de la fin de la vie de saint Chrodegang. J'ai tenté quelques rapprochements dans une contribution aux *Mélanges René LOUIS* (à paraître).

(15) Cf. note 4.

(16) M. ANDRIEU, dans son introduction au tome II des *Ordines Romani du haut Moyen Age*, Louvain, 1948, p. XVII e.s.

(17) C. HEITZ, «Le groupe cathédral de Metz au temps de saint Chrodegang», dans *Saint Chrodegang*, Metz, 1967, tableau p. 132. Cf. également *Architecture et Liturgie*, Paris, 1963, p. 82-91.

tué par l'évêque messin en 753, les nouveaux aménagements inspirés sans doute par son expérience italienne, inclinent à première vue à considérer cette thèse comme la seule valable. Mais la liturgie stationnale à Metz peut remonter plus haut, aussi haut que celle par exemple de Tours, où le calendrier des fêtes dont s'est servi Perpetuus, évêque de Tours à la fin du Ve siècle, fait le partage entre fêtes célébrées à l'*ecclesia* — la cathédrale — et d'autres à la *basilica*, l'église abbatiale de Saint-Martin (18). Celle-ci, à quelques variantes près, semble avoir tenu le même rôle qu'à Metz, Saint-Pierre-le-Majeur. N'y-a-t-il pas lieu de rappeler ici les nombreux ensembles cathédraux de l'Orient où l'église, annexe « martyriale » était placée sous le vocable d'un saint particulièrement en honneur? Gerasa, Salona, Antioche et Oxyrrhynque en Egypte copte semblent avoir toutes connu une liturgie stationnale (19). En tout premier lieu, Jérusalem offre elle-même un exemple probant de liturgie alternée entre les principaux sanctuaires de la ville sainte. La Rome du VIIIe siècle s'en est d'ailleurs en partie inspirée, comme le prouve le manuscrit d'Einsiedeln 326 qui contient un fragment d'*Ordo Romanus* relatif aux cérémonies des trois derniers jours de la semaine sainte (20). Le pape y suit, le Vendredi saint, un chemin de croix qui le mène à *Hierusalem* (l'actuelle église *Santa Croce in Gerusalemme*) où il doit se prosterner devant l'autel avant que n'ait lieu l'Adoration de la Croix.

La liste stationnale du ms 268 attribuée à Metz une procession des Rameaux, la plus ancienne que nous connaissions pour l'Europe

continentale. Cette procession partait de Sainte-Séfolène, située sur une colline au Sud-Est de la cathédrale Saint-Etienne, légèrement en dehors de l'ancienne enceinte gallo-romaine. Munie de palmes, la procession rejoignait Saint-Pierre-le-Majeur où avait lieu la grand-messe épiscopale. Instinctivement, on pense à Jérusalem et à la procession des Rameaux, relatée par Ethérie, la noble pèlerine de la fin du IVe siècle. Certes, le trajet de Jérusalem est bien plus long que celui de Metz, qui mesure à peine une demi-lieue. Mais la situation topographique présente plus d'une ressemblance et ici encore une comparaison avec *Centula*, légèrement plus jeune, n'est pas superflue : dans l'abbaye d'Angilbert, vers l'an 800, les palmes sont réparties à l'église Sainte-Marie, située à mille pieds, c'est-à-dire 300 mètres, au Sud de l'abbatiale. Et ici encore, la Tour du Sauveur, l'équivalent liturgique à *Centula* de Saint-Pierre-le-Majeur de Metz, servira ce jour de centre à la liturgie de fête !

Comparaison fortuite ? Nous ne le pensons pas. Une grande tradition forme trame à toutes ces concordances ; notre connaissance du haut Moyen-Age reste trop fragmentaire, pour nous permettre d'établir ces filiations avec une précision définitive ; par la patiente évocation des monuments et de leur liturgie, nos recherches tendent à clarifier pas à pas ce qui progressivement surgit « de la nuit des temps ».

Carol HEITZ

(18) «Natali Domini in ecclesia (cathedrali). Epiphania, in ecclesia Natali sancti Joannis, ad basilicam domni Martini. Natali sancti Petri episcopatus (id est festum cathedrae sancti Petri), ad ipsius basilicam. Sexto (al quinto) kalendas Aprilis Resurrectione Domini nostri Jesu Christi, ad basilicam domni Martini. Die quinquagesimo (id est Pentecostes), in ecclesia . . . » Cf. GREGOIRE DE TOURS, *Historia Francorum*, I. X, c. XXXI ; M.G.H. *Script. rer. Merow.*, t. I, p. 445 ; MIGNE, *P.L.*, t. 71, col. 566-567.

(19) MOHLBERG — BAUMSTARK, «Die älteste erreichbare Gestalt des *Liber sacramentorum anni circuli* der römischen Kirche», dans *Liturgiegeschichtliche Quellen*, 11-12, Münster, 1927, p. 16 e.s.

(20) Cf. M. ANDRIEU, *Ordines Romani*, op. cit., (*ordo XXII* figurant dans l'appendice). Le texte est également reproduit chez Mgr. DUCHESNE, *Origines du culte chrétien*, 3e éd. 1903, p. 481-484.